

collection *présent (im)parfait*

Anne Malaprade
kryptadia

© éditions isabelle sauvage, 2021
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-20-1
ISSN : 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

Pour Bernard Noël, dont les livres creusent mon corps.

« La femme possède, pour expliquer le fini, un talent inné,
un don originel, une virtuosité absolue. »
Kierkegaard

Prélude

Je suis rentrée dans un mot comme on pénètre dans une crypte, le dos courbé, les yeux abîmés, imaginant bien que cette température brusquement glaciale et cette charge d'humidité juxtaposeraient signes, choses, vivants et dieux en moi. Je n'arrive plus à sortir de ce mot. Je ne sais plus où ni comment je l'ai trouvé. Lui m'a prise et m'a refoulée à moi-même.

«Kryptadia», il paraît que ça veut dire les choses cachées. C'est du pluriel et c'est du neutre. Je n'ai pas étudié beaucoup le grec mais dans ma bibliothèque se trouvent quelques dictionnaires de langue ancienne.

Quand je m'enfonce dans «Kryptadia» je trouve du pluriel, certes, mais surtout du féminin. J'y devine au moins quatre femmes. Elles sont constituées de matières et de lumières, de pulsions et de sexes. Elles sont pauvres en mots, en pronoms et en noms propres. Si j'avance dans la grotte et parviens à toucher ces femmes, sans jamais les voir distinctement, je sens que trois d'entre elles sont emboîtées les unes dans les autres. La femelle contient l'ambre que retient l'ombre en ses rudes contours. J'éprouve que le «m» commun à ces trois mots (femelle, ombre et ambre) est aussi dans les deux «m» presque jumeaux de «maman». Ces syllabes sont parmi les premières prononcées par les bébés qui, eux, ne cherchent pas la vérité. Un peu à l'écart, dans cette même caverne sonore, j'entends une jeune fille, qui est sans doute la fille de cette monstrueuse poupée russe. Elle s'appelle Constance.

Le «K» de «Kryptadia» est une lettre majuscule autant qu'un seuil sonore et ombré : Kafka, Kierkegaard, Constance, Conrad.

J'ai passé tout un été à prononcer les prénoms que j'aime et à leur trouver des enfants imaginaires. J'ai imaginé la mort comme

le lieu de vie de tous les pronoms. Elle déploie une farandole, une guirlande, une suite de sons défiant tous les sens.

Je sais rentrer dans les mots et dans les femmes, je veux migrer dans les lettres — les signes, la littérature, les correspondances. J'identifie souvent les êtres humains à certains signes écrits : ce vivant-ci est plutôt fait de voyelles, celui-là de consonnes ; l'un s'incarne dans un accent, l'autre se tient droit dans son point d'exclamation. Mes individus tréma miroitent et forcent l'obscurité de la crypte.

Un poème m'a écrite et portée pendant quelques mois. Je pensais commencer *Kryptadia* par ces lignes cadencées, croyant qu'elles tiendraient tête aux petites proses cadrées. Mais ce poème a fini par me casser le corps. Pour échapper à son tourment j'ai dû le rejeter. Ce qui reste, à terre, de mots et d'expressions éparpillés ne parvient plus à introduire *Kryptadia*. Cette destruction fait en sorte de m'emmurier. Il y était question de risque : le risque du poème lui-même, le risque d'un mot étrange et fascinant qu'on ne pratique pas, les risques triviaux qu'on veut et qu'on doit prendre pour continuer de vivre, de lire, d'aimer, de penser. Ces risques m'ont piégée. Le hasard manquant cruellement de souplesse l'emporte une fois de plus sur ma liberté factice.

Les yeux sinistres du risque.

Kryptadia m'aveugle et je ne discerne plus ce que mes mains veulent construire. Un texte, un mur, une crypte, une crevasse. Je désobéis à Platon. Rester dans la caverne, doubler les chaînes.

Sommation sensuelle et flambée. Le poème tente de respirer sous la prose. Un peu d'air dans la nuit en flammes. Dans un mot j'ai

trouvé quatre femmes. Chacune de ces femmes est gagnée par les mêmes syllabes.

Écrire : enregistrer les choses cachées qui n'ont ni profondeur ni présence ni volume. Un corps qu'on observe et qu'on attend, par exemple, détruit toutes les évidences. Une tasse en porcelaine est aussi vivante qu'une chair que l'on mord. Au bout de mes doigts viennent des mots qui annulent la chronologie et la causalité. Le lexique ne révèle rien, il ne sait pas raconter, il capte malgré lui des scènes, il intervient jusque dans la matière des choses et des êtres. J'écris et dis ce qui me cache, ce que je cache. Il n'y a pas de programme, sinon s'introduire dans le mot ou la lettre jusqu'à l'asphyxie, comme on entre dans la déchirure d'un tableau lacéré : embrasser, improviser, travailler les signes et la couleur jusqu'à l'impudeur. Le dissimulé : la grammaire et la loi, la filiation et la politique, la fidélité dans l'adultère, la cruauté croisant la tendresse. Quand tout est caché il n'y a plus de relation logique, les connecteurs disparaissent, les phrases complexes et les propositions coordonnées n'existent plus. Les silhouettes des corps fuient dans l'ambre des mots que l'ombre colore.

Les cœurs pulsent encore. Ils battent notamment la langue, lui font mal pour lui donner un rythme et une forme. D'autres cœurs m'ont battue, il y a très longtemps. Des cœurs aimés et des cœurs aimants. Ces coups reçus ne se voient pas, ils sont internes au temps, la peau et le vernis les couvrent en les aimantant. Je sais qu'il est toujours et encore question de rythme cardiaque dans les choses cachées, et je sais qu'en parlant de rythme cardiaque je parle du texte et pas seulement du féminin. Ce rythme est malade : affolé puis trop lent, il provoque le malaise alors qu'il veut les contacts et la souplesse.

Personne ne va dans la vérité. Ne pas outrager la femme voilée : pas de mots ni d'expériences ni de fiction pour ça. Viser l'aigle et la fatalité. Le voilage résiste fragilité indocile, les rayons irradiant au-dedans comme au dehors. Le caché est un fait produit par toute existence : il faut ouvrir, creuser, chercher, signifier la vulnérabilité. Ni centre, ni essence, ni révélation.

Kryptadia touche un point de solitude malgré toutes ces femmes qui n'en finissent pas de se confondre les unes dans les autres. Ce point pique et blesse, il fait couler le rouge, et je ne suis même plus sûre que ce soit du sang.

La solitude, c'est le programme

1. Les choses cachées se construisent dans les femelles ombres et femmes. Chaque phrase court à sa perte. La vie est à elle-même son propre sens : ambre et lumières.

Ombre marche dans la ville et trace un cercle dont progressivement s'échappe l'ultraforce : au matin la parole est aux chats les plus maigres. Ambre entend qu'il vaut mieux des chats que des rats. Camus écrit *La Peste*. La solitude n'est plus cette maladie qui mitraille et hallucine. Au réveil, le ventre arrime la syntaxe. La femme ambrée devine l'enceinte de la ville, longe la mer. Elle va saluer l'Atlantique grise, la Méditerranée soleil, imagine la rencontre des courants pulsionnels, ce que l'eau verte donne au bleu du ciel. Les vents aussi se croisent et luttent, incessants ; au-dessous la roche tombale ne s'érode plus et coupe le miroir des matières grises. La femme sans ombre pèse, écrase, masque la faim. Les aliments perdent goût ; ils imposent masse et figure péricardite. La femme ambrée avale puis recouvre le tout d'un thé brûlant.

ce que vous devez à votre cœur, madame

Le matin solitaire éveille verts et gris. Il commence à quatre heures par la précipitation des mariages. Aube claire. Les boulevards célèbrent les noces. Dans la cuisine la netteté questionne les lignes. La femme sans ombre agite les bras et les jambes, refuse la graisse : elle a lu que le corps pense autant que les mots. Ici les livres sont recouverts d'un plastique transparent, épais, collant, jaune. Les volumes passent de mains en mains, vieillissent par cicatrisation.

ce que peut un cœur chorégraphié

Le soir dans le vaste appartement l'un des enfants hurle contre son frère. Une voix tendue prédit que la mère a peur de son enfant. La femme sans ombre choisit le silence alcoolique. Son retrait dénoué, accompagne, soigne.

La femelle dort à peu près nue auprès de ses rêves habillés. Elle tient à l'inadvertance : c'est long, c'est lent, ça donne une tendresse vide et lourde. Elle recouvre les arguments d'une couche de temps. Il devient de plus en plus difficile d'effiler ses bras en arrachant les veines.

Matin, cuisine : la couleur des habits ronge le soleil. Un homme chante dans la médina, la robe est couleur des vies en rose. La femelle muette renonce à l'ombre puisque les personnages ne sont plus. Ne plus battre la parole de reproches. Écouter ouvrir accueillir se laisser traverser.

que reste-t-il des mots dans un cœur passage

Les compliments ne sont pas compris. Ton corps masculin revêt le miracle. L'homme incertain croit qu'on essaie d'autres sexualités. La femelle déshabille sa peau. Il suffit qu'un vocable crisse ou craque pour que femme d'ambre se taise. Le doute creuse l'habitude. Les femmes ambres et ombres se couchent sous un grand figuier : le parfum réconcilie l'ombre inclinée.

La femme ambre est femme et fille d'un monstre marin, Constance sans ombre désécrit sa mère femelle.

2. Ascétisme, frugalité, chasse (hommes), jardinage (femmes). Voir en songe les ancêtres, repérer les étreintes des serpents, connaître les chants *summerspace*, ne plus mourir de mort naturelle. Le premier devoir est d'oublier les cendres, le second de les disperser en soulageant la tension : clôture vivante.

« L'homme ne connaît ni l'amour ni la haine :
tout est devant lui. »

Les petits enfants naissent dans le nom des parents. Des femmes se moquent d'un époux qui n'est pas à la hauteur de sa gloire virile. Elles ne lui préparent plus à manger, ne font plus l'amour avec lui, refusent sa ligne de feu. Petites filles des jardins suspendus. Gamins et sarbacanes. Les morts se terrent dans le parc d'une grande maison commune.

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! »

Cette autre famille. Le présent étend le passé, puis rompt l'avenir. La forêt continue la jungle de ténèbres. Les amis permettent de passer d'un village à l'autre. On est accompagné. On est relié.

Son Bien absolu : enfer. On chasse, on mange, on fait un amour, on fait une guerre. La vengeance n'a pas de terme.

Les animaux des humains et les femelles des hommes.

On ne mange pas des substances mais des comportements. Ce qu'il faut de goût et d'alcool pour instituer un corps.

« Mon bien-aimé a retiré sa main du trou
et mes entrailles se sont émues pour lui. »

La liberté d'un café possible avec une femme imminente, la grâce d'un thé apprécié par l'homme. Urgence. Un corps d'homme peut retenir l'attention d'un homme. Le *cold song* suscite l'émotion d'une femme, les formes attisées l'attendent et la comblent. Les mirabelles à terre entamées par les fourmis, celles goûtées par les oiseaux, les plus chaudes les plus sucrées, sont ailées. En contemplant les insectes d'or la femme ambre songe au travail, et perfectionne la miniature des travaux invisibles.

«Je suis noire, mais jolie,
fille de Jérusalem,
comme les tentes de Cédar,
comme les pavillons de Salomon [...]»
Il m'a introduite dans une maison de vin
dont l'enseigne, au-dessus de moi, était Amour!
Soutenez-moi avec des gâteaux,
réconfortez-moi avec des gâteaux,
réconfortez-moi avec des pommes,
car je suis malade d'amour :
sa main gauche est sous ma tête
et sa droite m'enlace... »

3. L'idiotie matinale trouble le réel écrit. On accuse la femelle de profaner, de salir, de voler, d'assombrir ce qui a été prononcé. La femme sans ombre n'écrit pas pour voir plus clair, ni pour fêter une vérité sentimentale. Pardonner protéger ce que la langue couve en nous. La femme sans ombre conduit, mène, avance, remonte le fleuve. Elle articule ce que *personne* ne veut garder. Elle énonce, se trompe, son erreur insiste. Incapable de refléter la faute dans le miroir, elle lance la pierre. Le flux pulsionnel emporte la pensée : raison noyée.

La femelle s'abandonne à une syntaxe affolée, échoue contre la grammaire, nue et dépouillée en terre phéacienne.

«il fait beau (temps)» : énoncé inanalysable, fusion entre adverbe et complément d'objet direct. Ceci ombre étrange que délivre l'oracle.

La femme ambrée a incorporé toutes les hontes, toutes les humiliations. Il suffit d'une accusation pour qu'elle pense à prendre toute la mort en elle. Quelque chose du rouge s'impose. Les secrets et les impostures lèvent voile.

Au soir la femme sans ombre se couche en inclinaison diagonale. Deux hommes confondus criblent de boue son visage : amour-impact.

Avec le vin elle voit simple. Le père, la mère, la violence.

L'éditeur est devant une vitre, aucun son ne lui parvient. La femme sans ombre reçoit le courrier attendu toute une année. C'est le premier anniversaire du vide. *Black flag*. La réponse est courtoise, les mots choisis, précis, disent attentivement ceci :

l'impression de lecture ne brise aucun verre. Lui était le destinataire idéal, le voleur de son talent à elle. Elle a mal, mais ce n'est plus cette douceur du coup brutal, localisé, adressé. Le ventre progressivement gonfle l'hématome intérieur: discorde et incorporation des nœuds. Masse sans poids. L'enfant mort, *personne* ne sait comment l'expulser. Les organes prennent des médicaments que hache l'écriture. Après le sommeil artificiel, réveil de somnambule, effusion et technique baveuse.

Elle pille, son âme et son corps ont tout oublié. Cette peur immense de la réminiscence: Reverdy Jacob Celan Goll. On copie des savoirs, on vole des gens, des proches, des livres, des audaces, des images, un rouge à lèvres. La pente dépressive noue les prénoms deux à deux, PierreMax YvanPaul. Il faut donc réintroduire de la morale, de l'estime, de la responsabilité? Un petit pull noir ajusté au passé: que nulle mémoire ne l'emporte sur l'autre. Le lecteur idéal proposerait de suspendre les listes. Inclusives elles tombent de tout leur poids nuancé en déchirant le papier à musique.

Ton prénom découpe la partie du corps qui édite langue. La femelle pourrait vivre sans clous ni entrailles, délocaliser la douleur en une autre femme. Le sabre demande pardon, imagine, anticipe des séries adverses. Immobilise la danse.

Le produit des vols cachés sous un chandail. C'est menu et ça gratte: un détail comme du brillant à lèvres, une expression, un geste. À chaque délit, au moment de la juste publication, le portique sonne. Certains lecteurs sont des vigiles: fouille obligatoire, sexe contre sexe, bâton de chair contre arme de feu. Comment restituer ce que femme vole à femelle — *personne* n'a l'argent déliant dette. On ne connaît pas cette monnaie-là.

Troc: le prénom donne une histoire, ses parfums, ses secrets, peut se dénuder, vivre le dos nu, marcher à l'envers. Caverne et femme obscures: des réserves de papier, de thé, de fruits secs, une plaquette de chocolat pour tenir tout l'hiver. Les photos, les lettres, les dents des enfants, l'aquarelle de la plus douce des Yaël. Le dos nu de la femelle joue avec le siamois de la femme ombrée.

L'enfant neutre kidnappe l'enfance, la neutralité vole l'enfant autiste. La femme emprunte mais *elle* ne sait *elle* ne peut rendre *elle* asile s'exile. La femme ambre paie sa douleur. Femelle reconnaît viol d'elle et voile d'ambre. Les viscères ne sont jamais pris en flagrant délit. La femme sans ombre entend, écoute, danse l'enviol; elle touche l'aventure cet impossible amour.

La femelle chorégraphie ses peurs étoiles. Perdre ces amies femmes qui donnent ce à quoi la mère n'a pas consenti. Si les aînées, aussi, se détournent. Désastre. Aucun balcon ne retient le saut. Chute et flash. La femme sans ombre tait les cris. Le ventre persiste à faire durer l'accroc au-delà du choc.

À terre la femme allongée demande à se porter ombre. Elle désigne la portion du cœur qui devrait s'être séparée d'elle. C'est un lieu qui perçoit toutes les souffrances au point du ventre évasé. Les pleurs ne pleurent plus. Depuis toujours la femelle vole, emprunte et ne rend pas, copie et ne cite pas, depuis toujours la femelle singe la femme, s'exprime ailleurs. Les mots attirent les morts.

La femme d'ambre voudrait qu'on l'aide à distinguer entre mal et méchant. Constance d'ambre et de fiction cicatrise les poignets féminins.

4. Dramatiser, comprendre. Depuis trois mois un corps asthmatique consulte à heures régulières, le mercredi et le jeudi, une pupille savante. Il monte le plus lentement du monde sept étages d'un immeuble aux vitres élancées. Quand il descend il est très attentif à ne pas tomber, mais se prend souvent l'âme dans le fil électrique d'un aspirateur d'ombres. C'est un corps casqué, raide et endolori, un corps que peu de vivants ont caressé. La femme de ménage croisée dans l'escalier est jeune, blonde, jolie, cosmonaute : elle travaille avec un outil portable, un sac à dos machine qui vibre deçà larmes. On ramasse les saletés à heure fixe. La femme sans ombre paie d'autres extractions sales. Celles-ci portent les vagues si hautes que leur sel explose.

Un jour la femme d'ambre, au bord de l'abîme approximatif, songe :

— cet homme qui achète généreusement des partitions et des litres de whisky, cette femme qui assume le crime, ce couple qui défait les enfants, l'amour délié, cette addition d'un qui n'atteint jamais deux

— ces instruments accrochés le long d'un mur : chambre des pendus.

Et la femme d'ombre saisit pourquoi Villon l'obsède, ce Villon coupeur découpé

— les corps des violoncelles et des violons silhouettes d'enfants punaisées sur un mur du son : charge épaisse et douce, matelas de ciment contre mélodie, les instruments des enfants prennent le son à la gorge

— le couple étincelle de violences ; il s'est consumé en jouant des sonates pour violoncelle et piano. Brahms, Schubert, Bach, musique somptueuse et minuscule

— la mélodie liquiderait l'effroi du sexe.

Pendant que la femelle dort dans l'instruction d'un corps-piano, la femme ombrée se meurt dans un violoncelle-corps. À deux elles dansent avec les marbriers, chantent les prospectus des croque-morts.